

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 15 (1965)
Heft: 1

Artikel: La correspondance de Bèze (1539-1561)
Autor: Chaunu, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-80553>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CORRESPONDANCE DE BÈZE

(1539—1561)

Par PIERRE CHAUNU

Une grande œuvre qui a longtemps payé de malchance, engagée désormais, d'une manière irréversible grâce à un concours de moyens, de compétences et de bonnes volontés dont il faut se réjouir. Un instrument de travail tel que notre érudition pressée ne sait plus guère, depuis cinquante ou soixante ans, en procurer. Les trois premiers volumes de la correspondance de Théodore de Bèze sont parus, chez Droz, dans les collections du Musée Historique de la Réformation. Tout laisse à penser que les sept ou huit volumes qui manquent encore pour couvrir la période 1562—1605 seront publiés dans les dix ans qui viennent.

Le premier Volume¹ paru en 1960, introduit par une préface de Jaques Courvoisier et une substantielle introduction d'Henri Meylan, couvre la période 1539—1555. Quelques lettres d'un jeune humaniste en beau latin d'école un peu précieuses, la conversion (1549), l'enseignement du grec à Lausanne. Un tissu discontinu qui laisse sur la faim le lecteur, sur les années qu'on aimerait mieux connaître qui précèdent la conversion et l'exil volontaire. Le deuxième Volume² paru en 1962 est centré sur la double négociation en Allemagne qui tente par delà les alliances tactiques, un difficile accord avec les luthériens. Bèze y fait ses premières armes, à la satisfaction de Calvin, sinon de Bullinger, comme ambassadeur itinérant de la Réforme non luthérienne (elle n'est plus sacramentaire, au grand *dam* des Zurichois, et pas encore tout à fait calvinienne). Le troisième Volume³, paru en 1963, pour la période 1559—1561, centré sur les événements de France, c'est à peu de choses près, Poissy. Il y a peu d'années aussi lourdes de sens que ces années qui vont de la mort d'Edouard VI (6 juillet 1553) et de Michel

¹ *Correspondance de Théodore de Bèze (1539—1555)*, recueillie par HIPPOLYTE AUBERT, publiée par † FERNAND AUBERT et HENRI MEYLAN. Société du Musée de la Réformation. Genève, Librairie E. Droz, 1960, in-4°, 225 p., («Travaux d'Humanisme et Renaissance», XL). Introduction, p. 9—26; index p. 217—225. 70 lettres, 12 inédites, plus en annexes des pièces de vers latins et français et des lettres préface (à l'*Abraham sacrificiant*), annexe IX (préface en vers aux psaumes), des épigrammes.

² *Correspondance... (1556—1558)*, recueillie par HIPPOLYTE AUBERT, publiée par † FERNAND AUBERT, H. MEYLAN et A. DUFOUR. Ibid., 1962, in-4°, 284 p., («Travaux d'Humanisme et Renaissance», XLIX). Préface d'HENRI MEYLAN et ALAIN DUFOUR. Index, p. 273—284. 76 lettres, 15 inédites, Annexes. 1 lettre addendum au tome I.

³ *Correspondance... (1559—1561)*, recueillie par HIPPOLYTE AUBERT, publiée par HENRI MEYLAN et ALAIN DUFOUR. Ibid., 1963, in-4°, 300 p., («Travaux d'Humanisme et Renaissance», LXI). Introd. A. D. et H. M. Index p. 287—303. Addit. et corrig., 2 lettres ajoutées au tome II, 7 pièces annexes, 80 lettres, 13 inédites.

Servet (27 octobre 1553) à la conclusion du Concile de Trente (1563) et à la mort de Calvin (27 mai 1564). Théodore de Bèze, mêlé aux conflits essentiels de cette lourde décennie, est un guide dont on a plaisir à prendre la main. Remercions Henri Meylan et Alain Dufour d'avoir commencé à donner corps à la généreuse ambition d'Hippolyte et de Fernand Aubert.

I

Elle a bien failli ne pas voir le jour, pourtant, cette malheureuse entreprise, et les retards successifs qui l'ont affectée ne sont pas dépourvus de signification. La publication des grandes collections de documents est, en Europe, le legs du XIX^e siècle à la science historique du XX^e. L'histoire de la Réformation ne fait pas, radicalement, exception. Luther, peut-être, qui bénéficie de la piété active d'un peuple et d'une église nombreuse: Weimar renouvelle et prolonge Erlangen; mais les *Calvini Opera* sont clos depuis 1900, l'admirable Herminjard s'arrête en 1897. Faut-il rappeler les difficultés et les retards, hier, de la publication au *Corpus Reformatorum* de l'œuvre de Zwingli, heureusement passée de Leipzig à Zürich? Les grandes entreprises du XIX^e siècle, moins exigeantes que nous ne le sommes, sont allées au plus pressé, remettant à plus tard, entendez, les ardeurs refroidies et de nouvelles urgences établies, peut-être à jamais, les premiers seconds plans. C'est bien ce qui faillit arriver à Théodore de Bèze et, plus injustement peut-être encore, à Martin Bucer. Retard fructueux, à tout prendre, les éditions que nous procurent, aujourd'hui, Henri Meylan et Alain Dufour, d'une part, le R. P. Pollet⁴, d'autre part, sont d'une qualité à laquelle aucune édition antérieure, même l'incomparable Herminjard⁵, ne saurait prétendre. Henri Meylan, dans sa lumineuse introduction de décembre 1959⁶ a fait l'histoire de l'entreprise. L'acquisition en 1903 des papiers Herminjard par le Musée de la Réformation. Le soin confié à Hippolyte Aubert de la Ruë de réunir la correspondance du successeur de Calvin, 1500 copies, léguées au Musée, en 1915, par Hippolyte Aubert. Les hésitations commençaient. Fernand Aubert succédait à son oncle en 1923 à la tête de l'entreprise. Au fur et à mesure que la tâche avance, le travail se complique. La masse faisait peur, et plus encore le fait qu'une partie des lettres avaient été publiées, déjà, plus ou moins bien, soit au *Corpus Reformatorum* soit ailleurs. C'est particulièrement vrai pour la tranche chronologique couverte par les trois premiers volumes (43 inédites, seulement, sur 230 lettres). Il faut louer l'historiographie suisse de s'être arrêtée finale-

⁴ J. V. POLLET, O. P., *Martin Bucer. Etudes sur la correspondance avec de nombreux textes inédits*. Paris, PUF., in-8° raisin. T. I, XII+356 p., 8 pl. h. t., 1958; T. II, XII+616 p., 16 pl. h. t. et 7 gravures, 1963.

⁵ *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*. 9 vol., Genève, 1866—1897.

⁶ *Correspondance Th. de Bèze*. T. I., p. 19sq.

ment au choix le plus difficile, mais au choix le meilleur : la publication *in extenso*, précédée d'un remarquable résumé et accompagnée d'une masse de notes qui dépasse sensiblement en ampleur le texte lui-même. Pas une identification possible n'est sacrifiée, pas un point de doctrine, pas une circonstance politique n'est négligée, pas un ouvrage essentiel ignoré, à la date de publication⁷. Pour avoir attendu, la correspondance de Bèze ne sera que mieux servie.

Et c'est justice, enfin. Théodore de Bèze⁸, moins par sa date de naissance (4 juin 1519) que par son exceptionnelle longévité (il est mort le 13 octobre 1605) appartient à la deuxième génération des théologiens protestants : génération de l'Église visible, des refus, de l'orthodoxie soupçonneuse et des nécessaires durcissements dogmatiques. Il importe peu que Théodore de Bèze fût le moins théologien des docteurs, le plus amène des intransigeants, le disciple respectueux, l'élève octogénaire devait, naguère, pâtir d'une disgrâce globale à l'encontre de toute une génération. Le protestantisme libéral du XIX^e siècle (qui s'est prolongé jusqu'au tournant des années 30 du XX^e siècle) a eu le goût des origines, le sens de l'historicité. Et c'est encore une des nombreuses affinités qui unissent par delà les apparences, catholiques et protestants libéraux. Bien sûr, il se retrouve dans ses choix. Les premiers réformateurs, naturellement, plus faciles à trahir qu'à renier, l'histoire libérale — elle rejoint l'historiographie catholique — les a tirés dans le sens de la novation et de la rupture, négligeant qu'ils ont été aussi la plus ancienne tradition contre la plus récente. L'histoire libérale, enfin, a eu ses grands hommes : les hérétiques de la Réforme, Michel Servet, Castellion, Bolsec, Ramus, Curione, les Sozzini. Les deux gros volumes du *Sebastien Castellion* de Ferdinand Buisson en totalisent les défauts et les qualités. Le *De Haereticis an sint persequendi* claironné devient une des perles de la Réforme. Au terme de ce long effort, un ami du dehors, le grand historien Henri Hauser, en conclusion d'un petit livre destiné à un large public, pouvait affirmer, en toute bonne foi, au printemps 1940⁹ :

« Protestantisme orthodoxe : ce mot est une contradiction dans les termes. Le principe d'identité s'oppose à ce qu'il y ait une orthodoxie protestante ; de

⁷ Pour éclairer certaines attitudes de Bullinger, ajouter aujourd'hui, sur Zwingli, à côté du fondamental OSKAR FARNER, *Huldrych Zwingli* (4 vol., Zurich, Zwingli-Verlag, 1943—1960), la très fine étude du R. P. J. V. POLLET, *Huldrych Zwingli et la Réforme en Suisse*. Paris (1963), PUF., in-8°, 123 p. Sur Caspar Schwenckfeld, le réformateur silésien hétérodoxe (1490—1561), peut-être y aurait-il intérêt à citer (T. II, p. 103, note 7), à côté de Karl Ecke, la fine étude plus ancienne d'ALEXANDRE KOYRÉ, *Schwenckfeld* («Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, section des sciences religieuses», 1932), reprise en 1955, en tête des *Mystiques, Spirituels, Alchimistes, Schwenckfeld, Seb. Franck, Weigel, Paracelse*. Paris, 1955, in-8°, 117 p. (*Cahiers des Annales*, n° 10).

⁸ On suivra, évidemment, le fondamental PAUL F. GEISENDORF, *Théodore de Bèze*. Genève, Labor et Fides, 1949, in-8°, X + 456 p.

⁹ *La Naissance du Protestantisme*. Paris, Leroux, in-16, XII + 125 p. 2^e éd., PUF., 1962, in-16, 111 p. (Note complémentaire par PIERRE CHAUNU, p. 109—111.)

plus en plus le protestantisme nous apparaît suivant la formule si riche, si féconde et si ferme — une formule dont tous les mots doivent être pesés — que lança un jour Gabriel Monod: «la série *illimitée* des formes *religieuses* de la *libre* pensée.»

Dans des perspectives historiques ainsi définies, les chances de Théodore de Bèze étaient, nécessairement, limitées. Dans la mesure où le monde protestant récusait, implicitement, une partie de son passé, l'historiographie protestante allait se détourner des représentants d'une tradition rejetée: or c'est à la limite tout le XVII^e siècle qui s'est trouvé frappé de disgrâce, un dix-septième siècle qui commence, ici, vers 1560, qui s'appelle gnésio-luthéranisme ubiquiste, ici, gomarisme, là. Or Théodore de Bèze, le fidèle continuateur est, aussi, le précurseur de la ligne de résistance dure d'un protestantisme d'Eglise qui s'authentifie dans une réponse positive au *test* prédestinarien. Il n'est, donc, pas indifférent que justice soit enfin rendue à Théodore de Bèze.

Il n'est pas indifférent non plus que les meilleures options aient été prises. La meilleure option, c'est évidemment, la publication complète et la publication *in extenso*. La publication complète autant qu'à ce jour, on puisse en juger. On imagine, sans peine, ce que l'assurance finalement acquise aura coûté d'efforts. Henri Meylan le dit sobrement¹⁰: la publication *in extenso*¹¹. Sur ce point, il importe d'attirer l'attention des responsables d'entreprises analogues qui ne sont pas tous ralliés au point de vue sagement adopté par les responsables du Musée de la Réformation. La problématique historique a changé. On aura cru superficiellement qu'elle excluait, désormais, les longues publications de textes et notamment cette source, pourtant unique, si proche de l'immédiat vécu, la correspondance particulière. Henri Meylan dit heureusement¹² l'intérêt insurpassable de ce type de documents: «On sait, dès longtemps, l'intérêt que présentent les lettres pour celui qui veut pénétrer au delà des gestes et des paroles, jusqu'au cœur des hommes du passé. Tandis que les *Mémoires* sont rédigés après coup, et souvent arrangés en raison même du cours ultérieur des événements, les lettres écrites au jour le jour sont d'une valeur inappréciable. Ceux qui les ont écrites ou dictées sont plus que des témoins, ils sont des acteurs qui s'expliquent, qui se racontent, qui se trahissent aussi.»

Faut-il se débarrasser d'une mythologie de malentendus? Ce que la

¹⁰ Tome I, p. 21. «Il importait d'autre part de s'assurer que notre documentation était complète et qu'il ne restait pas de lettre de Bèze cachée au fond d'une bibliothèque, en Suisse ou à l'étranger. A cet effet nous dressâmes un répertoire de toutes les lettres qui nous étaient connues, de 1539 à 1564, répertoire qui fut tiré au stencil en 1950 et adressé avec un questionnaire à une centaine de bibliothèques et de dépôts d'archives en Europe et aux U.S.A.»

¹¹ HENRI MEYLAN (T. I, p. 21) laisse deviner après quelles hésitations: «Il (Fernand Aubert de la Ruë) se remet ensuite au travail fastidieux des sommaires, qu'il fallait maintenant abrégé, étant donné que les lettres seraient publiées intégralement.»

¹² T. I, p. 9.

problématique de l'histoire globale rejette ce n'est pas bien sûr, le document écrit, au profit de je ne sais quelle statistique — l'auteur de ces lignes n'est pas suspect — c'est à la fois le document isolé et le document tronqué. C'est pourquoi l'histoire actuelle qui est, avant tout, sérielle, fait son profit des correspondances continues et des correspondances complètes. Deux conditions parfaitement révélées dans la correspondance de Bèze.

De même que l'histoire économique, hier, a doublé ses moyens en réalisant, partout où cela a été possible, la remontée des séries statistiques dans le passé, de même l'histoire des idées et des sensibilités est sur le point de réaliser une mutation comparable. Faut-il écrire que la lecture consciente et superficielle du texte peut servir d'introduction, désormais, à une seconde lecture qui est moins une lecture qu'interrogation systématique de l'inconscient, répertoire systématique et statistique du matériel verbal? L'inventaire des images, des mots, leur apparition, leur vie, leur usure, telle est l'ambition d'une histoire en forme de psychologie collective régressive. Ce que nous offre la correspondance exhaustive, continue, *in extenso* et bien éclairée par quel admirable appareil critique, de Théodore de Bèze, c'est, joint à d'autres voies analogues, une belle avenue au cœur religieux du XVI^e siècle, partant au cœur tout simplement du XVI^e siècle. On sait les possibilités infinies de la statistique verbale. Pour l'histoire de la Réforme, pour l'histoire d'une Chrétienté enrichie et, pourtant, blessée par la montée tumultueuse de ses eaux religieuses, pour cerner les plans de clivage profonds, quel plus sûr secours que l'empire des mots. «Quod ad Tridentinam conjurationem attinet, Antichristus Romanus non fillet expectationem nostram...¹³» Traitant du colloque de Worms (entre luthériens et catholiques), qui suscita, en Suisse, tant de compréhensibles appréhensions, Bèze toujours à Bullinger¹⁴: «quod de colloquio illo promisso scripsisti...». *Conjuratio* d'une part, *colloquio* de l'autre, en dépit des méfiances et des violences qui opposent, si souvent, l'aile dure du gnésioluthéranisme à la branche sacramentaire du «calvinisme» zurichois, deux mots trahissent, en dépit des rancunes, des incompréhensions, des mesquineries, de la «Rabies theologica» de ce deuxième XVI^e siècle de toutes les orthodoxies, l'unité profonde du protestantisme «orthodoxe», que toute la vétilleuse mesquinerie des doctes n'a pas réussi à briser. La frontières de rancunes, de méfiances, de sensibilité rembarée qui limite les rapports entre luthériens et calvinistes n'est pas une frontière fondamentale. Une frontière fondamentale à tout prendre, plus irréductible que celle que gardent les cuirasses hérissées des mots de l'Antechrist Romain à la conjuration tridentine, celle qui sépare l'ensemble des églises de la Réforme, de l'anglicanisme aux zwingliens impénitents, en passant par les luthériens intransigeants de *l'ubiquisme* le plus agressif, ...des hérétiques antitrinitaires. Prenons l'écoute, lors de l'exécution de Servet. En violence, Bullinger dépasse de Bèze. Dans sa

¹³ T. I, p. 59. Bèze à Bullinger, Lausanne, 16 février 1550.

¹⁴ T. II, p. 57. Bèze à Bullinger, Lausanne, 27 mars 1557.

lettre du 30 août 1553¹⁵, Bullinger «Quid vero amplissimus Senatus genevensis agiret cum blasphemo illo nebulone Serveto? Si sapit et officium suum facit, caedit, ut totus orbis videat Genevam Christi gloriam cupere servatam», le 23 novembre de Bèze¹⁶, quand tout est consommé, il est vrai, à Bullinger: «De rebus nostris. Satis recte omnia... De Servet infelici morte existimo te audisse ex aliis.» A propos du *De Haereticis an sint persequendi*¹⁷, de Bèze s'exprime en ces termes sur Castellion: «Impius iste in praefatione sua evomuit...» Statistique des qualificatifs, statistique des mentions, tables des fréquences. L'histoire possède, par l'analyse sérielle du langage, des moyens encore insoupçonnés. Les correspondances continues constituent pour la statistique verbale, une matière première de choix.

Il n'est pas question d'en faire, ici, la démonstration. Des travaux sont en cours¹⁸ en dehors de l'histoire religieuse. Il serait souhaitable de renouveler l'histoire de la Réforme par l'emploi systématique de ces techniques nouvelles. La publication de la correspondance de Théodore de Bèze offre une bonne occasion de le rappeler.

II

La moisson que l'on peut retirer d'une simple lecture est assez prometteuse. Ces quelques remarques, en courant, n'épuisent rien: simple hommage bien imparfait au grand mérite de la courageuse équipe genevoise.

Théodore de Bèze apparaît bien dans les premiers volumes de sa correspondance tel que Paul F. Geisendorf l'a dessiné.

Ce bourguignon de Vézelay appartient à une famille de gentils-hommes un peu robins. En dépit des apparences, le milieu ne diffère pas fondamentalement de celui de Calvin. La formation est juridique, second point de contact, et, parce que juridique, humaniste. Humaniste, son latin en témoigne. Trois lettres tardives à Calvin, seulement, sont écrites en français, deux billets, une seule lettre un peu longue (n. 186, 25 août 1561, de Saint Germain en Laye, t. III, p. 135—137), en français, toute mêlée de latin, avec un *post scriptum* en latin. Un bon latin d'humaniste, qui n'a pas la latinité d'Erasmus ni toute l'élégance de Calvin: un latin pensé directement. Le continuateur de Marot, le traducteur du psaume des batailles est parfaitement bilingue. Sa théologie est spontanément latine, avant d'être française. Comme celle de Calvin, voire de Luther. Et pourtant, ce poète, ce gentilhomme devenu professeur de grec pour gagner sa vie après que sa conversion l'eût contraint à l'exil et à l'abandon de ses biens n'a rien d'un théologien professionnel. Mais Calvin, lui-même, n'était pas, à l'ori-

¹⁵ T. I, p. 111.

¹⁶ T. I, p. 116.

¹⁷ T. I, p. 123. Bèze à Bullinger, Lausanne, 29 mars 1554.

¹⁸ En France, notamment, sous la direction d'Alphonse Dupront.

gine un théologien de profession. Ni l'un, ni l'autre, au vrai, question de génération, question de milieu, n'ont subi aussi profondément que Luther l'influence de la pensée scolastique. On sait ce que Luther doit au terminisme de Biel. Il ne faut peut-être pas chercher très loin une des raisons les plus profondes du tragique malentendu qui, en opposant inutilement luthériens et calvinistes, a paralysé la Réforme. Une partie du tome II en porte témoignage: la grande querelle sur la Cène. Plume à la main, entre les plus modérés des luthériens, d'une part, Calvin et Bèze, d'autre part, l'opposition sur la Cène semble au niveau des mots plus que des représentations. Entre la théologie luthérienne (nominalisme de Luther, thomisme de Melancton) et l'université médiévale, avec son latin technique (qui paraît barbare aux humanistes), avec sa logique dont les subtilités échappent aux calvinistes, aucune solution de continuité. Les théologiens gnésioluthériens de Worms (forçons la note) font peur aux réformés humanistes suisses (zurichois, surtout) et aux genevois, comme les terministes de Navarre et de Sorbonne faisaient peur soixante ans plus tôt au bon Erasme. Poussons à la limite, il arrive que la communauté du langage permette la communication entre catholiques non réformés et gnésioluthériens (malgré l'univers qui les sépare), il semble, en dépit d'une grande proximité sur l'essentiel, que luthériens et calvinistes ne se soient pas compris faute d'une langue commune. Le malentendu n'est si grave que parce qu'il se tient au niveau des mots. Querelle de mots, querelle essentielle, aurait dit Lucien Febvre. Querelle sociale, aussi. Luther est peuple, la réforme luthérienne entraîne, derrière-elle, toute la société Chrétienne. Née peuple, elle reste peuple. La modalité calviniste, la Suisse et Genève exceptées, cette deuxième réforme est affaire d'une élite. On ne le comprend rarement mieux qu'à travers la correspondance de Bèze et Calvin. Même Genève qui passe, insensiblement, aux mains des réfugiés. La Chrétienté luthérienne comme la Chrétienté médiévale dont elle est issue, a ses théologiens de métier. Gens simples, donc orgueilleux de leur savoir, et de leur technique. En face, c'est évident, au cours des deux missions en Allemagne, Théodore de Bèze fait figure du brillant amateur. Par delà l'épaisseur des deux génies nationaux, une opposition d'amateurs à techniciens, d'amateurs mandés par une élite à des professionnels orgueilleux de leur seule science rudement acquise, une science qui retranche, au vrai, plus qu'elle n'invite à participer, fiers, aussi, de parler au nom d'un peuple. Un protestantisme de choix collectif et de la continuité s'oppose à Worms aux représentants du protestantisme du choix individuel au niveau d'une élite. On aurait honte de développer, davantage, ces remarques, tant elles coulent de source. Mais il est toujours bon de vérifier au niveau des textes les modèles les plus éprouvés de l'explication historique.

La correspondance de Bèze éclaire aussi, d'un jour très cruel, la terrible conjoncture des années 50. Presque partout les années 50 du XVI^e siècle sont des années de crise de longue durée: ralentissement de croissance;

tensions, difficultés. Au niveau sensible de l'épidémiologie, ces années qui marquent le point de départ de la petite « période glaciaire » des historiens astronomes anglais sont des années de peste. La peste est omniprésente, sur dix ans, dans la correspondance de Bèze. Elle n'est pas irénique, la peste. Elle ne pousse pas à la concession. Dans la vallée de l'ombre de la mort on s'accroche à des certitudes que la « rabies theologica » écarte de la pure et calme lumière de l'Évangile. « Que Dieu se montre seulement... » Le Psaume des batailles scande bien le rythme dur de l'âpre second seizième siècle.

III

Mais le problème essentiel est, alors, un problème d'orthodoxie, donc un problème de frontière. Pour quelques années, encore, le balancier s'agite rapidement. 1553, la mort d'Édouard VI et l'avènement de Marie la Sanglante menacent d'emporter d'Angleterre protestante. Les réfugiés affluent à Genève. De Lausanne, la correspondance de Bèze sonne le glas. L'avènement d'Élisabeth évite l'irréparable. Quelque chose pourtant reste brisé. L'Église d'Angleterre, à la mort d'Édouard VI, ouvrait la voie à un calvinisme épiscopalien qui eût constitué l'exact pendant de l'épiscopalisme luthérien de Scandinavie. L'anglicanisme est né avec Élisabeth, d'une ambiguïté jamais totalement dissipée. Quelque chose demeure brisé qui se marque, à Genève, par un durcissement, le refus des solutions moyennes, partant des solutions globales. Le refus opposé par Calvin à Caracciolo, ce médiocre évêque de Troyes qui n'ouvrait pas moins la voie à un ralliement massif possible de l'épiscopat français, montrait que la grande chance d'un épiscopalisme calviniste avait été gaspillée en 1553. 1560—1561, pourtant, malgré la raideur de Genève, la France bascule autour de Poissy. La vague, semble-t-il, va tout emporter, combler, bien au delà, la perte partielle de l'Angleterre. Deux ans plus tard, en 1563, la chance est perdue, et définitivement perdue, d'une France (35% de la masse humaine de l'Occident chrétien) en majorité protestante. Ces années couvertes par les tomes II et III de la correspondance de Bèze sont bien des années décisives. Non seulement les confessions achèvent de s'enfermer dans leurs refus mutuels, mais les frontières se fixent, là où la pesanteur des siècles achèvera de les figer. Ces années sont, en un mot, les années des nouvelles orthodoxies, où, passionnément, les frontières se cherchent et se fixent.

En dramatisant, Worms et Poissy. Worms, peut-être plus que Poissy. La confession d'Augsbourg a bien failli, un instant, ressouder autour d'une « via media » l'unité de la Chrétienté. Lucien Romier, je le pense, pour ma part, avait vu juste, quand il supposait, à Poissy, le Cardinal de Lorraine sincère, un instant du moins, dans son repli sur une définition luthérienne de la Cène. De toute manière, ses propos traduisent, au moins, un prodigieux désarroi. En 1561, en France, en retrait sur l'Italie, il n'y a pas encore

d'alternative pour l'Eglise gallicane dans la voie d'une réforme nécessaire, à la réforme protestante: le ressourcement du catholicisme français (le mot n'a guère de sens en 1561) date de la fin du XVI^e et des premières années surtout du XVII^e siècle. C'est pourquoi on ne peut pas prendre à la légère les missions allemandes de Bèze de 1557, moins encore Poissy, en 1561. Si Bèze va si loin dans les concessions iréniques à l'égard des définitions gnésio-luthériennes — assez pour durcir Bullinger et les Zurichoïses —, c'est peut-être parce qu'il saisit combien dangereuse est la situation, pour les deux camps. L'Angleterre a échappé et la réaction catholique est passée par un point haut en 1555. Mais les églises catholiques de 1555 ne sont pas celles qui sortiront du Concile de Trente bien après 1563. Le dialogue entamé en Allemagne, entre l'orthodoxie sûre d'elle-même de l'église luthérienne et les orthodoxies ambiguës des vieilles églises catholiques, risque de déboucher sur un nouvel *Interim*. Il est difficile de ne pas penser que Bèze a été, à la fois, attentif et inquiet. Mais pour le zwinglio-calvinisme réformé suisse, la situation est éminemment dangereuse. Entre la souplesse de Bèze et la virulence négative de Bullinger, appuyé sur une communauté cohérente aux méfiances à la mesure d'une mémoire plus longue encore en politique qu'en religion, le refus l'a emporté. Refus dangereux. Refus que la souplesse de Bèze et ce que l'on considère, finalement à tort, comme un pas de clerc, a peut-être contribué à rendre acceptable. La souplesse de Bèze, l'œcuménique, en paravent à l'intransigeance sectaire de Bullinger (elle fait écho, à sa manière, à l'intransigeance sectaire de l'aile dure du gnésio-luthéranisme, voire, celle des capucins les moins éclairés) a contribué à maintenir la coupure fondamentale là où elle se confirme entre catholiques et luthériens, non entre luthériens et réformés.

Au vrai, le débat n'est pas mince. Henri Meylan et Alain Dufour le rappellent en des termes qui emportent l'adhésion¹⁹: «C'est bien un grand dialogue entre Bèze et Bullinger qui forme le centre du présent volume, et le point débattu n'est rien de moins que l'espoir d'établir une concorde entre luthériens et réformés. La division des esprits sur cette délicate question de la Cène constituait une lourde hypothèque grevant l'avenir de la Réforme européenne. Rien n'est alors si profondément ressenti, si avidement recherché que la communion avec le Christ: les allemands la ressentaient avec ce sens du mystère, si fort chez Luther, qui exige que l'on confesse la présence du Christ *in et sub pane*; les héritiers de Zwingli, avec le souci de pureté spirituelle, qui écarte aussi bien la consubstantiation de Luther que la transsubstantiation des catholiques comme une sorte d'idolâtrie. Les historiens oublient parfois qu'en un temps où les problèmes politiques ne touchaient guère les masses, ce sont les expériences religieuses qui passionnaient les esprits et pas seulement ceux des théologiens. Lira-t-on sans émotion ces lignes où Bullinger déclare que sa doctrine est plus authen-

¹⁹ Tome II, p. 7.

tique (syncera) «et qu'il ne saurait décevoir tant d'exilés de France, d'Italie, d'Angleterre qui l'ont suivi sur le chemin du vrai (n° 124)»?

Le grand débat de l'Eglise, au temps de la Réforme. Au départ le Salut par la Foi et l'autorité suprême, la Parole de Dieu dans et sous l'Eglise ou en relation dialectique avec elle. Puis de plus en plus cette seule question de la Cène. A tel point qu'en 1561, à Poissy, elle, et elle seule, tient la sellette, comme plus tard dans les controverses, en France, du début du XVII^e siècle. Mais peut-on ignorer que l'approfondissement théologique et mystique du catholicisme en France, du début du XVII^e siècle à l'aube du Siècle des Saints, découle, épiscopalisme radical compris du «*Petrus Aurelius*», d'une méditation enfin entamée sur les conséquences, jusqu'ici négligées, de la transsubstantiation. Notion de scholastique thomiste du XIII^e siècle, la transsubstantiation prend dans l'atmosphère passionnée de la Réforme catholique sa véritable dimension théologique et mystique. Le grand débat des années 1557—1558 nous introduit bien au cœur de la sensibilité religieuse du temps riche de la Réforme. Rien de surprenant, donc, si un long temps, le débat sur la Cène a pu masquer l'unité profonde de l'Europe protestante. Rien d'étonnant si la densité concrète de la consubstantiation luthérienne a pu, un temps plus bref, masquer les divisions profondes qui opposent, en fait, catholiques et luthériens, avant que la Réforme catholique n'ait donné à la vieille église toute sa rigueur doctrinale. Théodore de Bèze, théologien amateur, négociateur de talent et homme de bonne volonté, aura contribué à placer à leur vraie place les grandes cassures du XVI^e siècle.

L'une de ces frontières, après avoir hésité, finit par se placer entre catholiques et luthériens et non pas entre luthériens et calvinistes. La statistique verbale achèverait de trancher. Mais depuis 1540, une autre frontière plus importante, encore, commence à se dessiner: entre l'ambi-orthodoxie protestante et l'hérésie unitarienne. Bullinger, ici, avec tout ce qui reste du vieux courant sacramentaire, n'est pas moins ferme que Bèze. Plus intransigeant, si possible encore, par besoin de marquer les distances.

En 1561, la dissolution rationaliste de l'Europe réformée n'est pas encore pour demain.